

LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — JONATHAN FROCK, traduit de l'allemand par E. DE SUCKAU (suite et fin). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — NOUVELLE INACHEVÉE, traduite du russe par le comte DE LONLAY (suite et fin). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — CHRONIQUE MUSICALE ET THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La maison Leclère-Collot a tenu tout ce qu'elle avait promis pour la saison nouvelle : tous ses modèles sont terminés, et ses salons présentent en ce moment sans doute le plus bel assortiment en broderies de soie et confections de fantaisie que l'on puisse rencontrer. Cette mode si riche et si élégante des broderies sur étoffe tend à prendre cette année une extension considérable. On brode les quilles et les volants des robes, on brode en plein le lé de devant, on brode les basquines, les petits châles et les mantelets de toutes les coupes ; la broderie prend elle-même mille formes diverses : elle est tantôt légère, et menue comme un simple point au crochet ; tantôt touffue et abondante, présentant ces reliefs bien accusés qui la rendent si luxueuse ; on la fait en soie ronde le plus souvent, cependant on brode beaucoup de mantelets en chenille fine, et ce ne sont pas les moins jolis. Madame Leclère-Collot fait de certains mantelets en taffetas de couleur claire, bleu de Chine, vert Isly, gris poussière, qui sont délicieux ; le taffetas est comme couvert d'un treillis de chenille, dont les losanges sont remplis par des fleurettes ou des pois brodés en soie ronde ; une haute frange, très-ouvragée et faite dans l'étoffe même du mantelet, le termine. En noir, ce mantelet est de la plus charmante simplicité ; en blanc, il est de la plus parfaite élégance. D'autres mantelets, tout en tulle noir, sont couverts d'une multitude de mignons nœuds

de ruban gaze, et garnis d'une dentelle ; ils ont un aspect tout à fait aérien, qui fera plaisir quand on aura vraiment chaud.

Les grandes basquines impératrice ont chez madame Leclère-Collot des ornements qui les rendent dignes de leur nom : ce sont des appliques de velours brodé, dont les dessins sont admirables, et ressortent complètement sur le brillant uni du taffetas. Une nouveauté d'un ordre aussi riche, c'est la dentelle brodée dont madame Leclère-Collot garnit ses mantelets de grande parure : qu'on se figure une sorte de guipure de soie noire, entièrement faite à l'aiguille, et aussi finement que les plus beaux cols ; les dessins, très-bien choisis, sont d'une variété et d'un goût irréprochables.

La dentelle brodée a l'avantage, très-appreciable en été, d'être d'une solidité extrême ; la déchirer est à peu près impossible ; ainsi les belles promeneuses ne craindront pas de livrer aux hasards d'une excursion champêtre les magnifiques dentelles de Violard : elles auront dorénavant la possibilité de rester élégantes sans crainte que cela leur coûte trop cher, non pas que la dentelle brodée soit une chose bon marché, mais parce qu'elle est à peu près inusable. La plupart des confections de madame Leclère-Collot sont ajustées seulement par derrière ; on a su ainsi conserver au mantelet ce qu'il a de commode en lui ajoutant ce qui le rend gracieux ; cette forme a en outre le grand avantage de convenir à tous les âges.

Madame Leclère-Collot fait, pour les personnes que le mantelet embarrasse, des basquines brodées qui sont destinées à une grande vogue : ce sont des corsages de beau taffetas d'Italie noir, dont le devant est entièrement couvert d'une belle broderie en plastron ; les manches ont une ou plusieurs guirlandes posées *en long* ; le dos et la basque sont unis ; on les garnit d'effilés de guipure ou de dentelle ; on peut même, pour toilette du matin, laisser la basque toute simple ; quelques-uns sont faits à basque Montespan, découpée derrière ; en ce cas, on les termine par une garniture basse, pour qu'elle suive bien les courbes de la basque, et un bouquet ou une arabesque s'épanouit dans chacune des découpures de la basque. C'est encore d'un effet très-nouveau, et cette basquine, simple et riche à la fois, sera adoptée par toutes les femmes d'un goût

délicat, qui aiment les parures distinguées, et non les modes voyantes.

Ce que nous disons ici nous ramène tout naturellement aux modes de la maison Minette, qui ont par excellence le cachet d'une élégance irréprochable; les robes de printemps récemment créées par madame Minette savent concilier le luxe d'ornement devenu indispensable dans les toilettes actuelles, avec les principes de cette convenance dont elle ne se départit jamais. On ne fait pas encore de robes légères, et le répertoire du printemps se compose particulièrement des taffetas de toute espèce, unis, glacés, chinés, brochés. Les maisons fécondes en inventions préfèrent ces taffetas unis, qui laissent le champ plus vaste à leur imagination. Madame Minette a dix modèles de quilles et d'ornements tous plus charmants les uns que les autres, ce qui n'a qu'un inconvénient, celui d'obliger les belles dames de sa clientèle à lui demander trois ou quatre robes lorsqu'elles n'en voulaient commander qu'une seule. Les ruches en taffetas découpé sont généralement l'élément principal de toute ornementation. Mais quelle variété dans leur emploi! Tantôt elles sont légères et faites en une seule nuance, tantôt touffues et de deux tons pris dans la même gamme, tantôt plus claire et tantôt plus foncée que l'étoffe qui leur sert de fond; comme fantaisie charmante permise aux femmes qui ont beaucoup de parures, elles sont d'une couleur qui tranche sur la soie de la robe; nous en avons vu une destinée à madame la duchesse de Sei..., qui, faite en taffetas chiné gris sur gris, et ornée en taffetas vert, était d'un effet délicieux; la jupe, couverte de chevrons de ruban vert terminés par des nœuds sans bouts, portant six quilles peu espacées; le corsage fermé, à pointe, sans basque, reproduisait les chevrons de la jupe; les manches avaient un revers d'une forme très-originale, où s'encadraient à merveille les mêmes chevrons réduits à de très-petites proportions; une autre robe de madame Minette, également charmante, et plus habillée que celle que nous venons de décrire, est celle que portait à la Madeleine, le jour de la grande assemblée de charité, madame la marquise de C... Elle était en taffetas vert foncé; la jupe avait aussi des quilles, mais d'un dessin plus compliqué; ces quilles représentaient des losanges enlacés faits d'un taffetas découpé et plus clair que la robe; au milieu de chaque losange, une petite dentelle noire reproduisait ce même dessin, et entourait ainsi un médaillon de dentelle noire qui paraissait admirablement encadré dans toutes ces ruches. Le corsage portait une espèce de revers orné de la même façon, et les manches étaient couvertes dans leur longueur de ruches et de médaillons de dentelle disposés comme ceux de la jupe. La même robe, faite en noir et pensée, produit peut-être encore plus d'effet. Un autre modèle à quilles disposées en grandes grecques semées de boutons, a une originalité complète; une autre encore, à quilles détachées, est singulièrement charmante; en disant quilles détachées, il faut

s'expliquer; cela veut dire que la quille représente de larges pattes entourées de petites ruches et de dentelle; au milieu de chaque patte sont trois boutonniers qui viennent boutonner sur la robe au moyen de boutons posés sur celle-ci, et destinés à fixer les quilles sur la jupe; le corsage, fermé devant, est couvert des mêmes pattes mobiles, et les manches sont boutonnées en dessus tout du long. La description rend fort imparfaitement l'aspect séduisant et nouveau de toutes ces charmantes choses; aussi offrirons-nous bientôt à nos lectrices des gravures qui les reproduiront, grâce à un élégant crayon, beaucoup mieux que ne le fait notre plume inhabile. Madame Minette ne se contente pas de faire des robes appréciées par les femmes du plus grand monde, elle leur fournit aussi leur lingerie, leurs mantelets et même leurs chapeaux, et beaucoup d'entre elles ne se trouvent bien habillées que lorsqu'elles l'ont été complètement par ses mains habiles, qui donnent à tout ce qu'elles touchent une valeur incomparable, celle de la grâce et de la distinction.

Par ces temps de lune rousse, de giboulées, de variations atmosphériques fréquentes, il est bon de rappeler à nos lectrices les excellents produits de la maison Faguer-Laboullée. M. Faguer s'est appliqué surtout à rendre utiles à l'hygiène tous les cosmétiques qu'il fabrique; il ne le met pas sur ses étiquettes, mais ses connaissances en pharmacie en font foi; rien de bien-faisant en cette saison comme l'usage de l'*amandine*-Faguer, celui de l'*althéine*, espèce de pâte d'amandes à la guimauve qui préserve admirablement des gerçures. Par les premiers soleils, qui prédisposent aux maux de tête, il est aussi important de n'employer pour le mouchoir que des parfums très-doux, fabriqués avec le plus grand soin; la *vulcameria*, le *géranium rosat*, les *fleurs de printemps*, le *bouquet de l'impératrice*, sont des odeurs nouvellement composées par cet habile parfumeur et qui se trouveront bientôt sur toutes les toilettes, car elles se recommandent autant par la finesse de leur parfum que par l'innocuité de leur usage.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de première communion en mousseline blanche couverte de douze plis; corsage froncé à la vierge, ruche autour du cou, ceinture longue à longs pans arrondis entourée d'une petite ruche; manches à quatre volants, terminées par un ourlet surmonté d'un pli; voile de mousseline unie à gros glands de soie blanche, bonnet de mousseline plissé, ruché de valenciennes; souliers de satin turc blanc, gants de chevreau blancs.

Seconde toilette. — Robe de taffetas, dos de biche, ouverte sur les côtés, et ornée de huit rangs d'effilés, guipure à tête mêlée de jais noir; corsage à pointe sans busc, avec revers garni du même effilé; manches unies à jockey formant double manches garnies de l'effilé; manches de dessous en mousseline brodée à jour, chapeau blanc orné d'une longue plume saule tordue; dessous de blonde mêlée d'agaléas roses; gants de chevreau paille.

Explication de la planche de broderie.

N° 1. Dessin pour robe ou mantelet, à broder au métier sur mousseline ou sur soie. Le pointillé indique de petits nœuds. Le bord doit avoir une valenciennes.

N° 2. Diminutif du n° 1.

N° 3. Charmant dessin anglaise-plumetis, pour bordure de robe de petite fille.

N° 4. Diminutif du n° 3.

N° 5. Garniture pour le corsage et les manches de la robe.

N° 6. Entre-deux pour la robe.

N° 7. Milieu de corsage pour la robe.

N° 8. Bonnet de baptême, à broder au plumetis sur mousseline. Les petits ronds sont des pois ou des œillets.

N° 9. Porte du bonnet.

N° 10. Coin de mousseline, plumetis et pointillé. Les petits ronds doivent être des œillets.

N° 11. Suite de l'alphabet d'initiales anglaise.

Explication du patron.

Le col Ristori se fait en entre-deux alternés de valenciennes et de broderie; le côté étroit est formé par un entre-deux brodé qui continue tout autour. On le garnit d'une petite dentelle basse qui remonte par devant. Les manches se font bouffantes; le poignet, relevé comme celui des manches plates, s'exécute avec des entre-deux alternés comme le col et se garnit de même.

Le second modèle de col se fait plat ou en mousseline brodée, il se garnit alors d'une dentelle.

JONATHAN FROCK.

(SUITE ET FIN)

XVIII.

Le mot de terre promise fut assez pour ranimer tout le monde. Les anciens projets et les arrangements pour

l'avenir furent repassés en revue et embellis. Le major parla des jours de sa vieillesse avec émotion et ravissement. Il ne vivait que pour ses filles, et jusqu'alors il n'avait eu pour elles que les plus sombres perspectives.

« Maintenant je suis sauvé. Je pourrai fermer les yeux à la lumière sans inquiétude. Au moins vous n'aurez pas à lutter avec la misère, dit-il. Mais, mes enfants, il vous manque encore une chose. N'oubliez pas de me la donner avant que je parte : une paire de gendres qui me plaisent et qui deviennent mes véritables fils.

— Soyez sans souci pour moi, petit père, dit Éléonore en riant. Vous serez content de moi. Et Joséphine? les voyez-vous là tous les deux immobiles, la main dans la main et les yeux dans les yeux. Avez-vous dans toute votre vie vu et rencontré son pareil, petit père? Que votre Jonathan devienne votre fils. Combien je serai heureuse d'avoir un tel frère! »

Joséphine retira en rougissant sa main de la main de son voisin, et dit avec trouble : « Je crois vraiment, enfant, que tu as bu un peu trop de punch; tu es tout à fait grise.

— Jonathan, Jonathan, cria le major en montrant avec une sévérité jouée le bout de la table, je surprends une trahison. Que signifient ces jeux de mains avec Joséphine, que depuis deux ans tu oses à peine regarder en face? Viens ici, là, près de moi. Je soupçonne quelque chose. »

Frock se leva et alla vers le major. « Sois plus honnête, Jonathan, lui dit celui-ci, sois plus honnête que tu ne l'as été avec moi cette après-midi. Tu aimes Joséphine. »

Frock prit la main du major et la serra silencieusement sur sa poitrine. Joséphine s'était levée dans le plus complet égarement, regardant à droite et à gauche, et voulait se retirer.

« Reste, mon enfant, reste! lui dit son père, car tu dois rendre témoignage de ce que tu m'as dit cette après-midi. Reste. Il faut que tout s'éclaircisse. Tu sauras alors à quoi t'en tenir. Je ne puis supporter d'être ainsi incertain et en suspens. Et toi, Jonathan, ouvre la bouche et parle. Maudite soit ta timidité. Il ne s'en est pas fallu d'un cheveu qu'elle ne fit notre malheur à tous. Tu aimes Joséphine! Est-ce là le malheur que tu ne voulais pas avouer et qui a failli te séparer de nous?

— C'est là mon malheur, dit Frock en détournant tristement les yeux. Je l'aime. Comment en aurait-il pu être autrement? C'est ce qui fait ma misère!

— Que le diable t'emporte, Jonathan! Tiens enfin un autre langage. Ta misère! Eh bien! tu as cru que parce que tu étais pauvre je ne voudrais pas te la donner? N'es-tu pas plus riche que moi? Tu as cru que parce que tu étais de la bourgeoisie tu ne pouvais pas lever les yeux sur mademoiselle de Tulpen. Frère, n'es-tu pas plus noble par le cœur que je le puis être? Pense

donc à la tabatière d'or. Ai-je dans ma vie une seule action qu'on puisse comparer à plusieurs des tiennes? Tu as pensé que je te méprisais. C'est mal, jeune homme. Ce matin, c'est avec émotion et avec joie que j'ai appris que tu étais ici. Cette après-midi, ne t'ai-je pas mis sur la langue de me demander ma Joséphine? Je ne pouvais pourtant pas te donner de force mon enfant! Eh bien, reste-t-il encore maintenant quelque misère? »

Frock avait toujours le regard fixe. On entendit rouler une voiture dans la rue et le cor du postillon sonner à la porte.

« Tu peux attendre dehors! s'écria le major; et se levant, il vint embrasser Jonathan et Joséphine. Il faut que cela soit terminé avant que tu partes. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous! Prends-la, Jonathan, elle est ta fiancée; tu es mon fils. »

Frock se redressa en se détournant. Il étouffait.

« Quoi! balbutia le major étonné; qu'est-ce donc? »

Joséphine leva les yeux sur Frock avec terreur.

« Est-ce que tu ne l'aimes pas? dit vivement le major.

— Je ne le dois pas, répondit Frock.

— Tu ne le dois pas! qui t'en empêche?

— Vous ne me donnerez pas, vous ne pouvez pas me donner Joséphine; Joséphine ne peut pas m'aimer... Je ne suis pas un criminel; mais... je suis... » Frock tira à ces mots un papier cacheté de sa poche et le jeta sur la table. Joséphine était pâle comme la mort. Éléonore jetait les hauts cris d'angoisse, sans rien comprendre à ce qui se passait.

« Silence donc, cria le major. Est-ce que le diable s'en mêle? Jonathan, explique-toi, pourquoi refuses-tu d'être mon fils? »

— Monsieur le major, dit Frock à la fois très-sérieux et très-calme, j'adore Joséphine. Je n'ai jamais aimé une autre femme. Ce n'est pas ma faute si je ne puis m'associer au bonheur qui m'est offert par votre noble générosité. Ce n'est pas non plus la faute du sort.

— Le diable emporte l'exorde! interrompit le major: eh bien, à qui est-elle donc?

— C'est la faute de vos préjugés, monsieur le major.

— Diable! quels préjugés?

— Je ne suis pas chrétien!

— Jésus Maria! s'écria Éléonore.

— Je suis né dans la religion mosaïque; en un mot, je suis juif.

— *Juif!* » bégaya le major consterné; et les bras lui tombaient. Éléonore se précipita avec un cri perçant vers Joséphine, qui était tombée évanouie près d'une chaise.

« Lisez le papier cacheté, dit Frock, adieu, excellents gens. Adieu, toi, mon ciel. »

Il prit son manteau et son chapeau, et se précipita dehors.

Le postillon souffla dans son cor, et la voiture roula.

XIX.

Le contenu de la feuille cachetée qui devra paraître le complément ou comme l'écho des paroles de Frock était textuellement le suivant :

« Je suis juif. Et cet aveu, mes chers amis, vous donne l'explication de l'énigme de ma conduite. Quelle est la femme chrétienne qui eût voulu me rendre heureux? Quel est, dans votre pays, le fonctionnaire laïque qui aurait pu me souffrir dans les charges publiques, ou même me laisser enseigner dans une école d'enfants chrétiens?... Je suis juif, c'est-à-dire, sans avoir commis le moindre crime, secrètement proscrit, parce que je descends d'un peuple que le préjugé des siècles fait proscrire et mépriser chez les chrétiens, les Turcs et les gentils, et qui, sous le poids d'un mépris éternel, a trop souvent, hélas! fini par le mériter.

» Je suis né en Alsace d'une pauvre famille que le préjugé du monde condamnait, pour gagner sa vie, à faire, comme des milliers de ses coreligionnaires, le commerce et l'usure aux dépens des chrétiens. J'étais encore enfant quand éclata la révolution française, et que les fidèles de la religion mosaïque obtinrent pour la première fois de vivre au milieu des hommes avec tous les droits de l'homme, de devenir citoyens d'une grande nation, et de ne plus être bannis, mais seulement traités avec dédain comme des êtres d'une autre nature.

» Au milieu des bouleversements intérieurs, je fus, au moment où j'atteignais ma majorité, enrôlé comme tambour et entraîné loin de ma patrie; je ne revis plus jamais mes vieux parents. Mais ma jeunesse, mon excessive vivacité et mon esprit naturel me firent des amis. Je me trouvai au service d'un officier, qui obtint dans la suite un rang distingué parmi les généraux français, et qui s'attacha tellement à moi qu'il souffrait de me voir abandonné à la vie sans culture des camps. Il me fit entrer, à ses frais, dans une école d'une des places frontières de France, où je pus satisfaire mon désir de m'instruire. Je reçus là une éducation intellectuelle et morale qui n'avait aucun rapport avec ma situation future dans le monde.

» Mon éducation littéraire demeura inachevée. Si j'avais pu m'adonner à la médecine, je serais arrivé peut-être à avoir dans quelque grande ville une existence honorable. Mais le général, mon bienfaiteur, me rappela auprès de lui à titre de secrétaire. Je restai à ses côtés jusqu'au jour où il mourut frappé d'une balle. Sans vocation, sans perspective, je choisis l'état militaire, je trainai longtemps dans les armées et sur les champs de bataille, et je n'acquis, par le spectacle des misères sans nombre des peuples et des grands, du règne exclusif des passions et des préjugés, qu'une sagesse peu consolante. Je fis partout mon devoir, pour me conserver au moins la conscience de ma valeur personnelle, et je ne m'inquiétai jamais de la

faire reconnaître au dehors. C'est la vie de Jésus-Christ qui a surtout contribué à former et à élever mon âme. Il n'y a jamais eu sur la terre rien de plus grand que lui, ni en sagesse, ni en vertu, ni en courage. Les autres grands hommes ne sont grands que pour leur siècle, ou tout au plus pour une période de dix siècles, et par comparaison avec ce qui existe autour d'eux ; mais Jésus a une grandeur qui n'a pas besoin de comparaison, et qu'aucune période de siècles ne limite. Cependant, s'il paraissait aujourd'hui pour la première fois au milieu des chrétiens, aujourd'hui encore ils l'attacheraient à la croix, comme firent les juifs.

» Je me proposai, pour règle de conduite, d'imiter Jésus, de sacrifier comme lui l'extérieur à l'intérieur, le passager à l'éternel, les fins du corps à celles de l'esprit, enfin je renonçai à tous les agréments de la vie domestique et de la vie sociale. J'ai eu sa volonté, mais sans avoir sa force et son courage.

» Je me dégoûtai de la guerre. Le seul ami que j'eusse au monde, un jeune homme plein d'espérance, fut tué d'un coup de fusil à mes côtés. J'avais, dans cette vie grossière des camps, eu plusieurs affaires avec mes camarades. Mes chefs m'avaient fait des injustices. Je quittai l'armée sans congé ; et, prenant des habits bourgeois, je vécus en donnant des leçons de langues.

» Je ne restais longtemps nulle part. J'aurais pu me faire des amis ; mais, s'ils avaient appris que je n'étais qu'un juif, même les plus éclairés d'entre eux auraient eu de la peine à résister à un secret et étrange dégoût qui eût été plus fort que leur volonté. Aussi me gardais-je de contracter des liaisons pour n'avoir pas ensuite à souffrir de les voir se rompre. Je redoutais l'amitié, comme ne pouvant m'apporter que des chagrins.

» Dans beaucoup d'endroits, en ma qualité de juif, je n'étais pas toléré longtemps ; dans d'autres, on avait tout au plus de la tolérance : mais nulle part on ne m'accordait de m'établir et de jouir des droits de citoyen. Il aurait toujours été nécessaire pour l'obtenir de présenter un acte de baptême. Je n'étais pas baptisé. Je n'avais rien à dire.

» Ma religion pesait douloureusement sur les plus petites circonstances de ma vie. Pendant que les chrétiens se rendaient au son des cloches dans leur temple, comme une seule famille, pour prier Dieu, j'étais seul et n'avais que ma petite chambre pour offrir à Dieu ma prière. Je n'appartenais pas à la grande famille. Beaucoup de personnes me faisaient un reproche de ce que je n'allais pas à l'église ; d'autres me prenaient pour un esprit fort semblable à eux, qui n'avait pas de religion. Je ne pouvais faire ni comme les premiers, car c'eût été une hypocrisie, ni comme les seconds, car j'aurais eu honte de me trouver dans leur société. J'étais toujours gêné, et en défiance de mes meilleurs sentiments comme de mon entourage.

» Pendant longtemps j'eus l'idée de retourner chez

moi et de vivre en juif dans une société juive, pour devenir au milieu de mon peuple un maître de vertu ; mais je réfléchis que je manquais de tous les moyens nécessaires pour réussir. J'avais oublié l'allemand juif ; je ne savais rien ou presque rien des rites consacrés, non plus que des maximes et des instructions du Talmud. Je vis l'impossibilité de réussir avec les seuls principes de la raison à effacer la rouille de préjugés consacrés par tant de milliers d'années, et à triompher de l'entêtement d'hommes grossiers, pauvres, abâtardis, enfin tels que les ont faits les ordonnances barbares des législateurs chrétiens. Les rabbins m'auraient maudit ; les juifs m'auraient repoussé et lapidé.

» Ne pouvant trouver d'asile chez mes coreligionnaires, et pressé cependant de jouir au milieu de la société européenne de mes droits d'homme, j'étais tenté, à cause de ma vénération pour Jésus, de devenir chrétien et de me faire baptiser. Cependant, sans compter que je ne pus jamais prendre sur moi de me laisser mettre en vue dans une cérémonie à grande pompe, je n'aurais jamais, avec mon baptême, passé pour un *chrétien d'origine*, né de parents chrétiens, mais seulement pour un *juif baptisé et converti*. Tout mon être se soulevait contre un nom semblable. J'aimai mieux être et rester juif. Je n'ai pas à rougir de ce nom. Un juif qui garde sa foi est au-dessus de tous les renégats de la terre.

» Voilà, mes chers amis, l'aveu de ma croyance. Je ne puis pas entrer dans votre Église et devenir un juif baptisé, ni encore moins un juif converti. Aucun de vos moines, de vos prêtres, de vos prédicateurs, de vos évêques et de vos cardinaux ne pourra me convertir. Je n'appartiens ni à l'Église grecque, ni à l'Église romaine catholique, ni à l'Église anglicane, ni à l'Église évangélique luthérienne, ni à l'Église réformée, ni à aucune confrérie portant un nom semblable. Je ne suis absolument rien que le disciple de Celui dont vous êtes tous les disciples, que ce soit le symbole d'Athanase ou la confession d'Augsbourg que vous ayez apprise par cœur. Mais je ne suis le disciple ni de vos papes, ni de votre Luther, ni de votre Zwingli, parce que je me figure savoir aussi bien qu'eux ce qui peut nous faire semblables à Dieu et nous mériter la béatitude de la vie éternelle.

» Maintenant, jugez-moi, ô mes chers amis. Vous ne pouvez pas me condamner sans vous condamner vous-mêmes.

» Repoussé par le peuple dont je descends, repoussé à cause de mon origine par les chrétiens, je suis au milieu des chrétiens et des juifs un étranger. Je ne suis en sûreté au milieu des hommes qu'en me cachant d'eux, et je dois éviter leur affection, parce qu'il me serait impossible de les tromper. Je reste sans patrie, sans pain, sans amour, parce que le préjugé du monde se dresse devant moi et me ferme les portes de l'amitié.

» J'aimerais et je plaindrai Joséphine jusqu'à mon

dernier soupir. J'ai le droit de la plaindre, car je suis innocent de son malheur. J'ai toujours fui l'occasion de lui inspirer le moindre intérêt et la moindre inclination pour moi. Si j'ai échoué, c'est sur moi que tout doit retomber, parce que je n'ai pas eu assez de courage pour m'arracher plus tôt des lieux où elle était. J'expie assez cruellement ma faute. J'ai joui d'un moment de bonheur, et me voilà malheureux pour toute la vie. Je fuis, mais avec un cœur saignant et déchiré.

» Adieu à tous.

» JONATHAN FROCK.

XX.

Frock passa une triste nuit d'hiver dans toutes les agitations de la fièvre; il courut de même sans se reposer, de poste en poste, le jour suivant et la nuit d'après, et encore le jour qui suivit. Il ne s'arrêta qu'au lieu même de sa destination, où il devait régler les affaires du major. Il semblait avoir agi ainsi non pour se ménager, mais pour s'épuiser. Cependant cette fatigue excessive, qui était une distraction pour lui, eut un résultat tout différent. Les incommodités et les besoins du moment s'emparèrent trop fortement de lui pour qu'il pût s'abandonner aux souvenirs du passé. Cet étourdissement l'avait empêché de sentir aussi vivement sa douleur, et, après quelques jours, il n'en conservait plus qu'un sentiment douloureux, plus calme et affaibli.

Ce fut avec d'autant plus de liberté d'esprit, d'habileté et d'énergie, qu'il put s'occuper des intérêts de M. de Tulpen. Il visita les prétendants à l'héritage; il visita les magistrats. Les droits du major étaient trop bien fondés pour qu'avec un peu de peine on ne dût pas les faire triompher, mais n'étaient pas assez évidemment incontestables pour ne pas pouvoir au moins donner lieu à un procès coûteux et ennuyeux que les juges, les hommes de loi, les scribes et les avocats désiraient avec autant d'ardeur que les avides compétiteurs du major.

Jonathan satisfait ceux-ci, gagnés par son esprit accommodant autant que par son éléquence, en leur cédant une métairie située près de la ville et qui se trouvait en dehors des autres propriétés. Il lui fallait seulement pour conclure le consentement du major.

Il avait rendu compte à celui-ci chaque semaine, par un rapport écrit, de la marche des affaires. Frock attendit d'abord cinq jours sans recevoir de lettre. Mais il se passa six et sept semaines sans que le major envoyât de réponse. Ce retard causait à Frock une angoisse mortelle. Il faisait mille suppositions sur ce qui avait pu arriver à la famille du major depuis la dernière soirée, si belle et si affreuse. Il n'y put tenir plus longtemps et résolut, s'il ne recevait pas avant quinze jours la réponse du major au sujet de la métairie, de partir pour la capitale, quoi qu'il en pût advenir.

Tout était déjà préparé pour son départ, lorsqu'arriva la lettre du major. Ce fut en tremblant et les larmes aux yeux qu'il brisa le cachet et baisa la signature, tracée de la main chère et respectée de son ami. Voici le contenu de la lettre :

« Mon cher Jonathan, nous sommes, grâce au ciel, tous bien portants. Je te remercie de toutes les peines que tu te donnes. J'ai signé l'acte de cession de la métairie et je te le renvoie. Maintenant les affaires de l'héritage sont réglées. Écris à l'intendant de mes biens qu'il ait à mettre tout en ordre. J'arriverai à la fin de ce mois ou au commencement du mois prochain avec ma fille Éléonore. Joséphine se trouve bien. Elle veut entrer au couvent. Je ne sais pas ce qu'elle veut y faire. C'est son idée arrêtée; sa sœur et moi nous devons l'accompagner, elle désire que tu viennes aussi. Le 25 prochain nous serons à Arxfelden et nous t'y attendrons à l'hôtel. Ne manque pas de venir, ou tu donneras la mort à la pauvre Joséphine : c'est sa volonté expresse que tu t'y trouves aussi. Quand nous reviendrons du cloître, je te donne ma parole d'honneur que je ne te retiendrai pas davantage, si tu veux nous quitter. Mais, si tu peux rester avec moi, mon Jonathan, tu feras la joie de mes vieux jours. C'est une chose malheureuse que ce qui est arrivé. Ainsi, le 25 de ce mois, à Arxfelden, n'y manque pas. J'ai en outre encore quelque chose d'important au sujet de l'héritage à te communiquer. Je reste ton ami et ton David.

» Le baron DE TULPEN. »

Au bas de la feuille, et sur le revers, Éléonore avait ajouté les lignes suivantes :

« Ah! mon cher monsieur Frock, vous nous avez fait passer une nuit affreuse. Je ne pourrais jamais en supporter une seconde semblable. Mais Joséphine est redevenue tout à fait bien. Puisse votre religion vous rendre aussi tranquille et aussi calme qu'elle l'est maintenant! C'est là qu'on reconnaît le prix de la religion. Joséphine n'a plus qu'un désir, c'est de vous voir et de vous parler encore une fois. N'y manquez donc pas, au nom de Dieu, si vous tenez le moins du monde à notre considération et à notre amitié. J'aurais encore beaucoup, beaucoup à vous dire; mais je ne le puis. Vous saurez tout à Arxfelden. Votre amie dévouée.

» ÉLÉONORE DE TULPEN. »

Cette lettre vint si tard que, pour arriver au jour fixe à Arxfelden, il n'y avait pas un moment à perdre. Frock, avec l'acte de cession à la main, obtint la renonciation de tous les prétendants à l'héritage disputé, et l'autorisation des magistrats qui permettait à M. de Tulpen d'entrer en possession de ses biens.

Une fois tout réglé, il se hâta de se rendre au lieu marqué pour le dernier rendez-vous.

Ce voyage lui parut encore plus triste que le premier. Il ne connaissait qu'en partie ce qu'avait souffert



740

LES MODES PARISIENNES.

*Coiffette de Communiantes et Robe de la M^{me} Delisle, Chapeau des Dames Noël
 Bonnet de M^{me} Bayau, Corsets de M^{me} Vigouroux, Gants et Parfums de Faguer La Boullée.*

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal, 20, rue Bergère.

Joséphine, et l'influence de cette souffrance sur sa résolution de renoncer au monde. Il prévoyait une séparation encore plus triste que la première. Cependant tout cela ne l'empêcha point de se rendre au désir de Joséphine, et, eût-il dû y perdre la vie, c'eût été tant mieux.

Le soir tombait déjà quand il arriva à Arxfelden devant l'hôtel. Il apprit que le major était arrivé le matin avec sa famille, et était allé avec ses enfants chez le prêtre du cloître de Marie. On y attendait M. Frock. Son arrivée devait être annoncée sur-le-champ au major par un courrier. La réponse que celui-ci devait rapporter déciderait si Frock devait se rendre le soir même au cloître, ou bien attendre à Arxfelden la visite du major.

L'allée et la venue prirent plus d'une heure; Frock avait presque le frisson de la fièvre. Enfin parut le courrier avec invitation de se rendre immédiatement à Sainte-Marie.

Frock monta en voiture. Combien le cœur lui battait lorsqu'il aperçut, à la lumière incertaine du clair de lune, les longs murs, les bâtiments et les tours du cloître! lorsqu'il traversa une longue et sombre avenue de grands ormes et de tilleuls, et enfin que la voiture s'arrêta devant une maison qui dépendait du cloître! Il descendit. Au même moment retentit la cloche de la chapelle. C'était un son morne et lugubre. Le major sortit de la maison. Une servante l'éclairait avec une lumière, un garçon avec une lanterne. Le major embrassa avec une profonde émotion son Jonathan. Celui-ci était trop triste pour pouvoir parler.

« N'est-ce pas, mon Jonathan, dit le major, tu aimes encore ma Joséphine? »

Frock ne put pas répondre, mais il serra en silence la main du vieillard.

« Passe devant, dit le major au garçon qui portait la lanterne, et éclaire-nous. Donne-moi le bras, Jonathan; sois mon bâton de vieillesse. Nous allons la voir. »

Ils traversèrent ainsi la cour déserte du cloître et les froids et mornes corridors. Le garçon ouvrit la porte de l'église. Le prêtre était auprès de l'autel, modestement éclairé par la lampe perpétuelle et par quelques cierges, et priait. Il y avait dans l'église quelques paysans et paysannes en prière. Pendant que le major s'avancait dans l'église, appuyé au bras de Frock, Joséphine vint au devant d'eux, soutenue par Éléonore, et la tête baissée. Elle tendit au tremblant Frock une main tremblante. Tous deux se placèrent devant le prêtre, qui prononça les prières consacrées et accomplit pour eux la cérémonie du mariage. Frock ne savait pas ce qui lui arrivait; il avait presque perdu connaissance.

La cérémonie terminée, Frock sortit de l'église par le même chemin qu'il était venu, seulement avec cette différence, qu'au lieu du major il avait avec lui Joséphine, la nouvelle mariée. Mais en arrivant dans le corridor, Frock, vaincu par son émotion, tomba aux

pieds de Joséphine, les mains levées vers elle. Tout le monde pleurait; de pareilles larmes de joie n'avaient sans doute jamais été versées dans ce cloître depuis sa fondation.

Joséphine attira son bien-aimé sur sa poitrine, en murmurant : « Tu es à moi. » Ces quatre mots ouvrirent au pauvre martyr la vie des bienheureux. Il se sentit en même temps ardemment serré dans les bras du major et d'Éléonore. Le vieux prêtre s'était approché d'eux sans qu'ils s'en fussent aperçus. C'était un ancien ami d'enfance du major, et il s'était prêté volontiers à cette fête. Il les accompagna à leur retour jusqu'à leur hôtel, où le repas de noces se trouvait tout préparé; car le major avait tout disposé et tout ordonné d'avance.

« Écoute bien, dit-il au marié ravi; crois-tu, démocrate, que tu penses plus chrétiennement que nous? Nous savons, mon Jonathan, que Dieu ne regarde pas à la personne, mais que chez tout peuple il y a des élus! Les vrais disciples de Jésus ne sont pas ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, mais ceux-là seulement qui font la volonté de leur Père céleste. C'est à nos fruits qu'on nous reconnaîtra. Le sais-tu? c'est à cela aussi que nous t'avons reconnu. »

Traduit par E. DE SUCKAU.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

NOUVELLE INACHEVÉE.

(SUITE ET FIN.)

« Comme tous les gens résolus, Victor n'hésita pas un instant. Il partit le lendemain. En vain Théodore et moi nous voulions l'accompagner.

« Restez avec Arabelle, nous dit-il, et comptez sur moi. Je ne sacrifierai pas ma sœur. Je me battrai avec ce misérable; je le tuerais ou il me tuera; mais ma sœur ne sera pas à lui. »

« Malgré tous ses efforts pour cacher ce qu'il éprouvait, on voyait qu'il ressentait un immense chagrin de quitter sa fiancée, quoiqu'il fût bien résolu à revenir. Nous l'accompagnâmes jusqu'au premier relais. Quand nous passâmes devant la petite maison si connue, les volets étaient fermés. Il semblait qu'un silence de mort la remplît. Victor la regarda avec anxiété, puis fondit en larmes.

« Quelques mois se passèrent. Nous ne recevions de nouvelles ni de Victor ni de sa sœur. Mon pauvre Théodore courait régulièrement trois fois par jour à la poste pour s'assurer s'il n'y avait pas de lettre pour lui, et revenait toujours, tristement, la tête baissée et les

mains vides. Il reprenait alors son violon et recommençait sa quatrième variation de Mayseder, mais sans y mettre l'entrain d'autrefois. Je ne lui en voulais plus de sa passion malheureuse pour la musique, et j'écoutais patiemment les sons rauques de son instrument discordant, qui s'accordaient bien avec la disposition triste de mon âme. Arabelle était triste aussi, et elle partit avec son frère pour la campagne.

» Ma vie devenait insupportable. Les plaisirs, l'étude, tout m'ennuyait. Sur ces entrefaites, je reçus de mon père l'ordre de revenir à Pétersbourg. J'eus un grand regret de quitter Théodore; je regrettai même son violon, qui était pour moi comme un vieil ami; mais la séparation fut encore plus douloureuse pour lui.

» A Pétersbourg, je dois vous l'avouer, je fus bientôt distrait de mes tristes souvenirs. Cette vie du monde, si nouvelle pour moi, m'occupait exclusivement. Tout avait pour moi de l'attrait : le luxe des appartements, l'amabilité des femmes, la fréquentation des théâtres, toute cette existence consacrée au plaisir du moment. J'entrai d'abord au service; puis je devins élégant et homme à la mode. J'étais jeune, je désirais plaire; j'avais une position brillante; on me reçut à bras ouverts; je m'en réjouissais, ne comprenant pas encore que chaque nouveau succès, dès alors, m'enlevait la pureté et l'innocence de mon âme.

» Un soir, à un bal où je dansais avec toute l'ardeur d'un lion qui commence sa renommée, un de mes nouveaux amis me fit cette question :

« Vous avez, je crois, étudié à Heidelberg? »

» — Oui.

» — Dites-moi; n'y aviez-vous pas un camarade nommé Victor? »

» — Certainement. Où est-il maintenant? »

» — Ici! Il demeure dans la même maison que moi; tout à fait en haut. Il demande souvent de vos nouvelles. C'est une bien triste histoire que la sienne. Figurez-vous qu'il a versé en voyage dans un lac. Il a pris froid, et est attaqué maintenant d'une maladie de poitrine. Cela m'est désagréable : car je n'aime pas les mourants. Vous ferez une bonne action, si vous allez le voir. »

« Le lendemain matin j'arrivai par un mauvais escalier au logement de Victor. Je le trouvai dans une petite chambre avec une fenêtre sans rideaux. Il était couché sur un pauvre grabat, et respirait péniblement. Une sœur de charité lui donnait une potion. Pauvre Victor! je ne le reconnaissais plus. Qu'était devenu son ancien enjouement? Ses yeux étaient ternes, sa figure pâle et amaigrie. La mort planait déjà sur lui, et l'entourait de ses froides étreintes. A ma vue, un sourire erra sur ses lèvres décolorées. Il me reconnut et me pressa la main.

« Pauvre sœur! » dit-il avec un effort.

« Ton frère Théodore te dit bien des choses, » repris-je tristement.

» — As-tu vu Arabelle? »

» — Tout est comme par le passé; elle t'attend; » rétablis-toi promptement. »

« Il se signa.

« Tout est fini pour moi maintenant, » murmura-t-il.

« Vous savez que le médecin vous a défendu de parler, » dit la sœur de charité.

« Il la regarda avec soumission, et me serra la main.

» Je restai longtemps assis à son chevet, contemplant avec une sombre curiosité cette lutte pénible entre une nature forte et la mort impitoyable. Enfin, j'eus peur, je m'enfuis, demandant qu'on m'envoyât chercher, s'il allait plus mal. Au milieu de la nuit, on vint me réveiller. Je m'habillai à la hâte et me rendis auprès de lui. Sur l'escalier, je rencontrai le prêtre avec les saintes huiles qui quittait le malade.

« Eh bien? demandai-je avec précipitation.

» — Il est plus mal... »

« Je n'oublierai jamais le tableau qui se présenta alors devant moi. La chambre était fort sombre. Victor, assis dans un fauteuil, avait ses mains croisées sur un oreiller posé sur la table. Sa tête allait comme un balancier, et sa respiration entrecoupée s'échappait bruyamment de sa poitrine. Quelques personnes, comme de sombres images, se tenaient dans l'ombre. Le silence de la chambre n'était interrompu que par le râle du mourant. Tout d'un coup il se fit encore plus fort et plus affreux. Le dernier souffle de la vie agita les membres de l'agonisant; puis il parut se calmer; les intervalles de sa respiration devinrent plus prolongés, le râle s'apaisa, et sa tête demeura immobile sur l'oreiller : tout était fini. Nous nous mîmes à genoux, et nous récitâmes des prières... »

» Trois jours après, Victor fut enterré dans un cimetière éloigné, et ainsi se termina la poétique histoire de sa jeunesse.

» Sa mort me fit une vive impression. Je devins indifférent à tout ce qui me plaisait auparavant. Je compris la vanité de l'existence, et me demandai pendant longtemps comment on pouvait espérer ou désirer quelque chose sur la terre. Et, en effet, à quoi aboutissent tous les tourments que nous nous créons dans la vie, lorsque nous-mêmes nous sommes entraînés malgré nous par le torrent destructeur? Je me mis à tout envisager avec un froid dédain. Sur tous les visages gais et insoucians je découvris les traces de la mort. Les beautés qui me souriaient m'apparaissaient comme des squelettes, et toute la terre était pour moi un vaste tombeau. Ainsi s'écoulaient mes jours. Et la nuit, pendant mes longues insomnies, je voyais mon ami mourant assis auprès de mon lit, les mains croisées sur la table, et secouant tristement la tête. Ses yeux mornes se fixaient sur moi, et dans leurs regards se peignaient comme une faible plainte, un reproche qui me rappelait le triste sort de sa sœur.

» Ma position devenait insupportable. Je résolus de me distraire d'une manière quelconque, et demandai d'être envoyé en mission. On m'offrit d'aller à Odessa.

J'acceptai avec empressement. Pour y arriver, je devais traverser Harkoff. Je crois que jamais fiancé impatientement attendu ne fut aussi pressé de se rendre auprès de sa fiancée que je l'étais d'arriver à Harkoff, ne sachant pas moi-même pourquoi. J'ignorais si j'y verrais l'objet de ma passion, si j'y apprendrais ce que je désirais tant savoir; et pourtant je partis en toute hâte. J'arrivai le soir; les rues étaient éclairées, et devant une maison brûlaient des lampions. J'eus beaucoup de peine à descendre de voiture, tant j'étais fatigué par mon voyage. Vous savez ce que c'est qu'un voyage en Russie en courrier (1).

» Je me jetai sur un canapé, et m'endormis profondément. Ma lassitude était si grande, que je n'avais eu le courage de faire aucune question au garçon de l'hôtel; je tombai comme mort. Je ne me réveillai que le lendemain au milieu du jour, et aperçus avec étonnement qu'un jeune homme était assis auprès de mon lit, attendant mon réveil. Je me frottai les yeux, et reconnus Théodore.

» Vous vous souvenez de ce Théodore qui allait si régulièrement à la poste, et jouait du violon avec tant de ténacité; il était en deuil, assis la tête penchée.

» Nous nous embrassâmes comme des frères.

« Je suis venu, dit-il à demi-voix, t'engager pour un bal.

» — Pour un bal, moi! où donc?

» — Pour un bal de noce, continua-t-il; ma sœur s'est mariée hier; moi-même je ne fais que d'arriver. Ma sœur avait demandé que ce bal n'eût pas lieu, mais son beau-père et toute sa famille l'ont exigé. On dit qu'un bal de noce est comme un dîner. Dès qu'on a appris dans la ville qu'un jeune homme de Pétersbourg était arrivé, on m'a envoyé pour l'inviter.

» — C'est bien, dis-je; retourne chez ta sœur, et invite-la de ma part pour la mazurka. Comme je suis un cavalier de Pétersbourg et un homme du monde, je veux, pour mon début à Harkoff, danser avec la reine du bal.

» — Tu as vu mourir mon frère? me demanda tristement Théodore.

» — Il n'est plus à plaindre, il est mort. Va faire ma commission auprès de ta sœur. »

« Théodore partit, et je commençai à me préparer pour la fête avec un trouble inexprimable. Enfin, j'allais voir cette jeune fille mystérieuse et inconnue qui avait eu tant de part dans ma vie. Je me souvins des plus petits détails de notre correspondance: d'abord les réflexions enfantines sur ses impressions de bal; puis les nuances délicates de la première rêverie du cœur, et enfin le cri poignant de son désespoir. Quoique ne l'ayant jamais vue, je m'étais tellement identifié avec ses sentiments, et sa seule pensée m'oppressait

(1) Les courriers voyagent dans des charrettes qu'on change à chaque relais.

et me rendait si triste, que je me préparai pour sa fête de noce comme pour un enterrement.

» A neuf heures précises je partis, vêtu de noir des pieds à la tête. La rue était remplie de voitures, la maison illuminée. On entendait de loin le bruit de l'orchestre. Il y avait foule à la porte cochère.

» J'entrai au moment où l'on dansait une polonaise. La première paire était un gros général avec une jeune femme. Mon cœur la reconnut immédiatement. C'est à peine si je pus retenir un cri. Sa ressemblance avec Victor était frappante; elle avait même cette expression malade, signe précurseur de la mort, qui m'avait frappé la veille de la mort de son frère. Les traits de mon pauvre camarade se mêlaient, dans mon esprit, à ceux de cette belle jeune femme. Je respirais à peine; ma tête tourna. J'étais comme un homme ivre; et la polonaise se continuait devant moi, et les danseurs m'apparaissaient comme des ombres au milieu d'un rêve.

» Elle aussi me reconnut. Je le compris à son premier regard. Que de choses il exprimait! les joies du passé, les tristesses du présent, le regret des espérances trompées, la résignation à un sort inexorable. Quand la polonaise fut terminée, Théodore me présenta à elle en me nommant.

» Elle sourit tristement, et me dit :

« Nous sommes d'anciennes connaissances. »

» Je répondis :

« Je vous suis parent par mon amitié pour vos frères.

» — Vous êtes arrivé hier? me demanda-t-elle après un instant de silence.

» — Hier soir, à sept heures. »

« Elle soupira et jeta sur moi un regard qui me fascina.

« Hier soir, à sept heures, me dit-elle, je faisais ma toilette de noce. »

« Je me retirai dans un coin du salon et l'admirai tristement. Elle était belle, en effet, mais d'une beauté malade; dans ses yeux noirs brillait le feu de la fièvre; sa figure était d'une pâleur mate, et les diamants qui formaient une auréole autour de sa tête étaient comme une couronne de martyr. Une heure s'écoula: qui me parla, que devins-je pendant ce temps? c'est ce dont je ne me souviens pas. La mazurka se fit entendre; j'allai vers la mariée, j'approchai deux sièges, et nous nous assimes. Notre conversation, d'abord insignifiante, s'anima bientôt. Je lui parlai de notre étrange correspondance, je m'excusai sur mon indiscretion, je lui racontai avec quelle impatience nous attendions son arrivée, et avec quelle avidité nous lisions la description de ces bals où elle dansait avec de beaux officiers. Elle me répondait avec tristesse et gaieté, se souvenait de tout ce qui avait été écrit sous ma dictée, et m'avoua qu'elle avait souvent pensé à moi, et que j'étais tel qu'elle se l'était figuré

Elle me demanda de lui parler de notre vie d'étudiants, et la conversation roula bientôt sur son frère défunt.

« Vous savez, me dit-elle, que je suis la cause de sa mort? »

« — Non, répondis-je. Le sort l'a voulu ainsi; par tout est le doigt de Dieu : la mort n'est point un malheur; au contraire, c'est la fin de tous les chagrins. Croyez-moi, mon cœur est plus oppressé au milieu de la fête d'aujourd'hui et de ses plaisirs que dans cette soirée lugubre où je vis expirer mon pauvre ami sur un grabat. »

« Elle pâlit encore davantage; ses lèvres tremblèrent.

« De grâce, me dit-elle à voix basse, ne me parlez pas ainsi, car je ne pourrais conserver mon sang-froid! »

« Théodore, qui était assis auprès de nous, se couvrit le front de ses mains, et, se cachant derrière moi, se mit à pleurer comme un enfant.

« La mazurka se continuait; les cavaliers frappaient des éperons, et les danseuses, en robes roses et bleues, glissaient légèrement sur le parquet. Le bal était animé et brillant; les personnes âgées jouaient au whist, d'autres plaisaient les danseurs.

« Tout d'un coup elle se leva précipitamment, et rejeta ses belles boucles de cheveux en arrière.

« Savez-vous, me dit-elle avec une expression qui tenait de la folie, oublions le présent, soyons un instant heureux ensemble. Figurez-vous que vous êtes un jeune homme et moi une jeune fille, que nous nous aimons. Nous n'avons ni craintes ni chagrins; nous nous sommes rencontrés à un bal que nous rêvions depuis longtemps; nous dansons ensemble : allons, c'est à nous! »

« Et, avec un regard éperdu, elle m'entraîna au milieu du salon, et nous dansâmes longtemps, jusqu'à ce que nos forces fussent épuisées. Elle était belle d'une beauté effrayante; ses cheveux flottaient sur ses épaules, ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient et sa poitrine s'oppressait; on voyait qu'elle voulait tout oublier, et, dans un instant d'enivrement, dire un dernier adieu à son passé. Tout à coup son mari, occupé du souper, fit signe à l'orchestre de s'arrêter. Elle se retourna vers moi : sa figure avait repris son expression de mort.

« Maintenant, me dit-elle, tout est fini; ne m'oubliez pas. J'espère que vous partirez aujourd'hui.

« — Immédiatement, » lui répondis-je.

« Elle soupira, et me tendit la main; puis, elle ajouta : « Quand je ne serai plus de ce monde, vous priez pour moi. » Elle laissa tomber son bouquet. Je saisis avec empressement ces fleurs fanées, triste emblème de sa vie flétrie, et je rentrai précipitamment chez moi. Il m'est impossible d'exprimer ce que je

ressentis alors : je n'étais pas amoureux, et pourtant j'aimais d'un amour infini, désespéré. Le regret, la tristesse, la jalousie s'agitaient dans mon cœur; je ne voulais pas, je ne pouvais pas rester à H... J'envoyai immédiatement chercher des chevaux de poste, et, moins d'une heure après, je galopais sur la grande route, désirant me fuir moi-même.

« Depuis ce temps, je ne la revis plus; mais, un an après, je reçus de Théodore une lettre cachetée de noir. Sa sœur était morte; elle s'était éteinte doucement, et l'avait chargé de son dernier adieu pour moi.

« Vous le voyez, continua tristement mon narrateur, cette histoire n'est rien par elle-même, une correspondance d'enfant, une entrevue d'un instant et quelques fleurs fanées. Est-ce la peine de parler d'un roman à peine commencé, qui se termine à la première page, mais qui, pour moi, renferme une existence entière? c'est l'histoire de ma jeunesse qui m'a longtemps transporté dans un monde idéal.

« Plus tard, il y a encore eu des étincelles de poésie dans ma vie; mais elles n'ont jamais brillé qu'un instant et en s'éclipsant l'une après l'autre. Oui, dans plusieurs circonstances, mon cœur, avide d'amour, s'enchaînait avec joie; mais le sort mettait toujours obstacle à mes rêves; et voilà ce qu'il y a de triste dans ma vie : dans chacune de ces émotions, il y aurait eu assez de bonheur pour mon existence tout entière; mais ce bonheur qui m'avait bercé s'envolait, et je reconnaissais trop tard ce que j'avais perdu sans retour. »

« Écoutez encore une histoire...

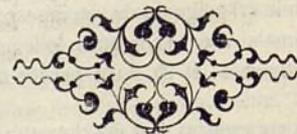
— Non, mon cher, ce sera pour une autre fois si vous le permettez, mais aujourd'hui je vous prie de m'excuser. Rubini donne son concert, et je ne voudrais pas arriver trop tard. D'ailleurs, ce que vous me dites ne me surprend pas. Chaque histoire du cœur de l'homme n'est en général qu'une histoire inachevée. Venez au concert avec moi; peut-être y trouverons-nous un dénouement heureux à cette éternelle histoire de la vie toujours mécontente d'elle-même.

— Où donc? demanda Ivan Ivanovitch.

— Dans l'amour pur et élevé des arts. »

Traduit du russe par le C^{te} DE LONLAY.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)



VARIÉTÉS.

Voici l'itinéraire du grand-duc Constantin :

S. A. I. le grand-duc Constantin, arrivé à Toulon le 20 avril, y séjournera jusqu'au 26.

Le 27, S. A. I. arrivera à Marseille. Dans cette ville, il sera célébré un *Te Deum* pour l'anniversaire de la naissance de S. M. l'empereur Alexandre II.

Le 29, S. A. I. sera à Châlons, où elle sera rejointe par l'ambassadeur russe, M. de Kisseleff.

Le 30, à cinq heures du soir, le grand-duc Constantin arrivera à Paris.

S. A. I. séjournera dans la capitale de la France jusqu'au 40 mai.

Le 40 mai, S. A. I. partira avec la cour pour Fontainebleau et y résidera jusqu'au 43.

S. A. I. reviendra après le 43 à Paris et y restera deux ou trois jours.

Le grand-duc assistera, avant son départ, à un grand dîner diplomatique, donné au ministère des affaires étrangères par S. Exc. le comte Walewski, et enfin S. A. I., en quittant Paris, se rendra à Bordeaux, puis visitera tous les ports de l'Océan.

S. A. I. débarquera en dernier lieu à Calais ou à Boulogne, et terminera son voyage en France en commençant un nouveau voyage en Belgique.

S. A. I. passera de Belgique en Hanovre et rentrera en Russie.

* M. Dussautoy, le tailleur dont le monde connaît la coupe élégante et les opinions, est, dit-on, forcé d'abandonner le boulevard des Italiens. Il est obligé de céder ses magasins, qu'il payait 20,000 fr., à un rival qui en donne 40,000.

* Un décret impérial qui n'a point figuré dans le *Moniteur*, nomme membres du conseil de surveillance de la société de patronage des salles d'asile mesdames la maréchale de Saint-Arnaud, A. Cochin, l'amirale Hamelin, Magne, Rouland.

* M. Martinet vient d'être nommé membre de l'Institut (Académie des beaux-arts), en remplacement du baron Desnoyers, le chef de l'école actuelle de gravure. M. Martinet, né à Paris, grand prix de Rome en 1830, est élève de MM. Heim et Forster.

* La collection Patureau renferme quelques tableaux remarquables, notamment un Hobbema, *les Moulins*, acheté 85,000 fr. par M. Patureau à la vente Van Saeghem; un Ostade, acheté 65,000 fr. à la même vente; un Gonzalès Coques très-remarquable, payé 40,000 fr. à la vente du roi de Hollande; un très-beau

Terburg, etc. Je reviendrai sur cette collection en faisant connaître les prix de vente des principaux tableaux. On évalue que la collection sera vendue de 800,000 fr. à 4 million.

* Une personne en position d'être bien informée nous donne un renseignement curieux; elle assure que, pendant la neuvaine de Pâques prêchée à l'église de la Madeleine, la semaine sainte, par M. l'abbé Lavigne, les quêtes faites dans cette église ont produit la somme considérable de cent mille francs. Un pareil résultat fait à la fois l'éloge de la charité des fidèles de cette paroisse et celui de l'éloquence chrétienne de M. l'abbé Lavigne.

CHRONIQUE MUSICALE ET THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : *François Villon*, opéra en un acte, musique de M. Edmond Mentrée, paroles de M. Got. — *La Matrise*, journal religieux.

Une aventure amoureuse du vieux poète bachique François Villon, un trait de clémence et de libéralité du roi Louis XI, tels sont les éléments invraisemblables avec lesquels M. Got a construit un acte, et qui ont servi de thème à la muse encore novice de M. Mentrée; il faut rendre justice à tous deux, il y a des scènes bien amenées dans le libretto, et des mélodies agréables dans la partition; en outre l'ouvrage est bien chanté, ce qui sert infiniment son mérite.

Villon, le coureur de tripots, a été mis en prison pour une incartade quelconque; il n'est guère plus triste en sa prison qu'ailleurs; le vin, qui fait si subitement passer les hommes de la tristesse à la joie, lui a enseigné la philosophie; donc, quoique prisonnier, il rime et il chante; une bohémienne qui passe avec sa bande, charmée de sa chanson, lui répond et lui jette un bracelet par un soupirail; première consolation. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, Villon apprend bientôt qu'il est libre; le roi l'a gracié et lui envoie une bourse bien garnie: deux dérogations à ses habitudes à faire tomber des nues tout autre homme qu'un ivrogne. Le poète use de sa liberté pour aller vider des pots chez son ami l'aubergiste Gean Gauthier; là, il rencontre la bande des bohémiens, et parmi eux la jeune fille au bracelet, Aïka la Morisque, qu'il trouve presque aussi séduisante qu'une coupe de vin d'Espagne. Sa vue éveille même en lui des sentiments assez chevaleresques pour qu'il défende la jeune fille contre un archer écossais qui la poursuit de ses galanteries brutales. La voix, les vers, la valeur du poète, ont plu

à la Morisque, qui laisse prendre à sa reconnaissance une forme tendre, dont il est le premier surpris; il céderait bien à de séduisantes tentations, mais il est en veine d'honnêteté, il lui fait comprendre, au contraire, combien il est peu digne d'elle; ce qui donne à Aïka l'occasion de lui chanter une très-jolie romance :

Si tu penses à l'étrangère,
Ami, fût-ce en vingt ans d'ici,
Dis son nom dans une prière,
Haï luli,
Et son cœur te criera : Merci !

Obin, chargé du rôle de Villon, a montré beaucoup de talent dans son air du cachot et dans son grand duo avec Aïka, qui a été fort applaudi. Une jeune personne gracieuse et modeste, mademoiselle Delille, débutait par le rôle de la Morisque, qu'elle a chanté avec goût, pureté et méthode; elle pourra rendre de véritables services à l'Opéra dans les rôles qui n'exigent pas de qualités éclatantes, et qui gagnent à être interprétés par des artistes sérieux.

Quant à la partition de M. Membrée, elle a des qualités réelles; elle en eût eu peut-être davantage si, écrite avec plus de simplicité, elle eût fait la part plus large à la mélodie. M. Membrée a de l'étude, du savoir-faire, une bonne entente des moyens dont il dispose, qu'il se fie un peu plus à son inspiration, et il atteindra certainement le niveau des beaux succès.

Pendant que nous parlons musique, constatons l'apparition du premier numéro de *la Maîtrise*, journal de musique religieuse fondé par MM. Niedermayer et d'Ortigue. Le succès de cette nouvelle publication est bien désirable au moment où nous sommes, lorsque la musique sacrée menace de s'éloigner de jour en jour de ses meilleures traditions; les cérémonies religieuses de la plupart des petites villes de France offrent le spectacle assez inconvenant de morceaux d'opéras et même de ballets joués par leurs organistes. *La Maîtrise* sera une bibliothèque spéciale, choisie, peu coûteuse, où le clergé trouvera en abondance des morceaux dignes d'accompagner les pompes du service. Le premier numéro de *la Maîtrise* contient un *Kyrie* de Palestrina, un *Ave Maria* de M. Niedermayer, un *O salutaris* de M. Auber; la fugue en *mi* mineur de S. Bach pour l'orgue, un offertoire de M. Niedermayer, une prière de M. Lefébure-Wély.

M. Pitre-Chevalier, rédacteur en chef du *Musée des familles*, a donné dernièrement une soirée très-brillante: M. Godefroid y a joué de la harpe, madame Plessy et M. Leroux, du Théâtre-Français, ont joué une scène du *Legs*, de Marivaux; M. Roger a chanté, MM. Malézieux et Taillant ont fait rire l'auditoire avec *les Deux aveugles* de M. Offenbach; enfin rien n'a manqué, pas même de charmantes romances chantées par madame Briant, ni les mélodies basques de M. Lamozon, qui ont obtenu beaucoup de succès.

MAXIME TERMONT.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 fr.; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal pour rire* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 11 fr. adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le ROI DES ALBUMS. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché: il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.